

Enfance réfugiée

Denise Stroh Fowler

A mon cher neveu
Laurent ces quelques
souvenirs, dont tu a dû
aussi quelques echos,
à partager avec ta
famille -
Genevieve

Enfance réfugiée

Pour mes petits enfants
Warwick, été 2009

Ma famille a été prise dans les mouvements de population qui ont bouleversé la France depuis 1870. Beaucoup quittèrent alors l'Alsace, y compris ma famille paternelle, les Stroh, qui émigrèrent à Paris. C'est là que mon père est né, en 1888. Ma mère, elle, est née à Toulon en 1899, et, adolescente, je trouvais vaguement embarrassant d'avoir des parents dix-neuvième siècle. En 1918, l'Alsace s'est retrouvée du côté français de la frontière; autre exode des Stroh qui retournent au pays. Démobilisé, Jean-Louis, qui avait fait son droit à Paris, est nommé à Strasbourg comme administrateur à l'Office Général des Assurances Sociales, précurseur de la Sécurité Sociale. En 1929 Jean-Louis, qui passait beaucoup de son temps libre à escalader les pics alpins, alla rendre visite à son frère Henri, en Provence. C'est là qu'il rencontra Maryse Baudoin, et l'année suivante il l'épousa et l'emmena en Alsace.

Ce fut l'exode de Maryse, loin de sa famille et de sa culture ensoleillée et vaguement catholique vers un milieu protestant chaleureux certes, mais plus austère et avec en moins, la foule de parents et amis qui entourait toujours Maryse. Mes frères, ma soeur et moi sommes nés en succession rapide, Georges en 1931, René en 1932, Anne-Marie en 1933 et moi Denise en 1936. Nos parents n'avaient pas de temps à perdre. Maryse avait 30 ans et Jean-Louis 40. Pendant ses grossesses, Jean-Louis organisait pour elle des séjours dans les Vosges, car c'était un fervent du 'bol d'air'. Il la rejoignait au week-end, mais elle devait avoir le mal du pays, perchée la haut près des sombres forêts de sapins. Il y a des photos d'elle dans ces bois, cachant sa grossesse derrière un bouquet de feuillage.

Lorsque je suis née en mars 1936, l'Europe était en pleine effervescence, malgré l'énorme fatigue laissée par la Grande Guerre. En France le Front Populaire, avec Léon Blum, est venu au pouvoir en mai. Et voilà, avec eux, le début des congés payés, la semaine de 40 heures, et des lois sociales avec une augmentation des salaires. Henri Cartier-Bresson a capturé ces précieux moments où, grâce aux congés payés, les travailleurs français découvrirent la campagne, les



Mariage à Toulon



Georges en 1931



Maryse et le bouquet vosgien

randonnées à vélo et les plaisirs du camping et du pique-nique. Bientôt après, en juillet, ce fut au tour de l'Espagne d'avoir son Front Populaire. Mais ces mouvements étaient nés au milieu de tant de luttes politiques que bien vite la guerre civile déchira l'Espagne alors que nous étions en vacances en Provence. Deux ans plus tard, en juillet 1938, le Front Populaire français lui aussi s'écroula. Enfin, en mai 1939 en Espagne, Général Franco mis brutalement fin à la guerre civile. Je suis encore abasourdie qu'il soit resté au pouvoir jusqu'en 1975; mais c'est une autre histoire. Enfants, nous n'étions pas conscients de tous ces bouleversements et encore moins de la montée du nazisme en Allemagne. Mais nous devions ressentir l'anxiété de nos parents dans ces temps troublés.

En 1938 il se mijotait déjà des mouvements de population; en Angleterre, en septembre 1938, il y eut une répétition générale de l'évacuation vers la campagne des enfants de Londres, et en France le gouvernement avait planifié l'évacuation de l'Alsace et de la Lorraine, mais sans suites. En septembre 1939, nous étions à la fin de nos vacances et n'envisagions pas le retour à Strasbourg avec enthousiasme, lorsque la guerre fut déclarée. Nous, les enfants, n'avons pas tout de suite compris ce que cela signifiait, nous étions dans notre paradis, dans la maison achetée par nos parents l'année où je suis née. Elle venait d'être construite dans un bois de pins, dans les collines au-dessus du petit port de Sanary. Nos grands parents et notre tante habitaient tout près, à Toulon, et nous les adorions. Ils faisaient partie du soleil, de la mer, de la liberté de vie dans les bois, du chant des cigales, de l'odeur de la résine de pin et des herbes aromatiques, du sel sur nos peaux peu lavées, des figues et des abricots cueillis et mangés sous l'arbre, des promenades nocturnes à la crique voisine pour voir la lune sur la mer.

Cette fois-ci c'était pour de bon; notre père reçut des instructions du gouvernement, toute l'Alsace avait ordre d'évacuation et l'Office Général des Assurances Sociales où il était administrateur, était transplanté à Périgueux, la Dordogne étant la région choisie pour évacuer les Alsaciens.



Grand-parents Baudoin



Tantine

Ignorante encore de cette décision, notre mère avait déjà inscrit mes frères et ma soeur à la petite école de Sanary, et ils s'en étaient réjoui. Nous qui avons espéré que nous allions rester à Sanary, ce fut une énorme déception. Je suppose que notre mère elle aussi regrettait de ne pouvoir rester dans sa Provence. Notre père eut juste le temps de retourner à Strasbourg pour chercher quelques papiers et des effets essentiels dont maman avait dressé la liste. Il fut un des derniers habitants à quitter la ville, et aussi sans doute la seule personne vivante à voyager, pour atteindre la gare, dans un corbillard. Pour ajouter à la désolation de la scène, il y avait eu une chute de neige précoce. Jean-Louis décrivit plus tard dans un poème, cette scène lugubre :

*Strasbourg déserte, sous son linceul de neige,
Semble alors plongée dans un sommeil sans fin...*



Strasbourg livrée aux chats

Le moment qui marque mes tous premiers souvenirs, c'est ce moment du départ, d'une enfance idéale, dans un cadre idéal, lorsque, en octobre 1939, nous sommes partis vers l'ouest, au hasard des trains, traînant de grosses valises. Vu mon âge, je ne portais que ma petite mallette, laquelle, pour une raison mystérieuse, était remplie d'oeufs donnés sans doute par les grands-parents en cas de famine. C'est armée de cette précieuse mallette que je fis une chute spectaculaire sur les célèbres marches de la gare St-Charles à Marseille. C'est là en fait mon vrai premier souvenir bien net, gravé dans ma mémoire comme les escaliers d'Odessa dans *le Battleship Potemkine*. Comme témoins de ma maladresse et du cassage des oeufs, il y avait un groupe de vieilles femmes assises sur le pas de leur porte, tricots en main et ne perdant pas une coquille du spectacle. Pourquoi n'étaient-elles pas obligées de quitter leurs maisons comme nous ?

Deux ans plus tard, en août 1941, ces mêmes marches marquèrent aussi un moment crucial de la vie de Varian Fry, un journaliste américain qui, comme il les montait, eut le sentiment que, *en un an, il avait vécu toute une vie*, comme il l'écrivit à sa femme, alors qu'il allait quitter Marseille pour rentrer aux Etats-Unis. Il avait été envoyé en France pour deux mois avec la mission d'aider à fuir aux Etats-Unis une élite de deux cent artistes, scientifiques, et écrivains. En fait il resta un an et assez héroïquement, contribua à sauver deux mille allemands, français et européens de l'est, d'un internement certain, et de la déportations en camps de concentration. Parmi eux il y avaient André Breton, Jean Arp, Max Ernst, André Masson, Marc Chagall, André Weil, Arthur Koestler, Stephen Zweig, Lion Feuchtwanger, et bien d'autres. Il facilitait leur fuite par le port de Marseille, puis quand cela devint impossible, il organisait des filières pour les faire passer en Espagne et au Portugal, pour attraper les derniers bateaux en route pour les Etats-Unis.

Nous arrivâmes enfin à Périgueux, après un voyage de trois jours, et beaucoup de changements. Traverser la France

d'est en ouest n'est jamais facile, et le chaos régnait sur le réseau. Peut-être étions-nous parmi les derniers à arriver, avec ceux qui, comme nous, se trouvaient en vacances hors d'Alsace au moment de l'ordre d'évacuation. La majorité des réfugiés étaient venus tout droit d'Alsace, ou du Nord, dans des conditions de grand incomfort, souvent dans des wagons à bestiaux, comme une répétition générale de ce que certains connaîtraient en bien pire, transportés vers les camps de concentration. L'acclimatation des réfugiés à leur nouvelle vie, mais aussi celle de la population qui les accueillait fut difficile au début : expectatives, coutumes, langage, et manières de vivre, différents. Ainsi, une des soupes populaires en Dordogne, la soupe de potiron, horrifia les Alsatiens, pour eux le potiron c'était pour les cochons. Les Alsaciens horrifièrent les natifs par leur désir d'avoir les toilettes dans la maison. A la libération, le pasteur de Périgueux décrivit dans un sermon d'adieu l'arrivée de ces milliers de gens grands et bien nourris, dont beaucoup ne parlaient que le dialecte alsacien.

Vous ne pouvez pas imaginer ce que fut l'émotion, le choc pour un Français de ma génération. L'Alsace toute poétisée des souvenirs de 1870, l'Alsace des combats de Wissembourg et de Reichshoffen, l'Alsace au grand noeud de ruban, aux voiles de deuil...L'Alsace, était chez nous ! Nos rues s'emplirent et nos villages aussi, d'hommes et de femmes de grande taille, encadrés d'enfants vigoureux. Ils parlaient fort, le dialecte retentissait. Périgueux, par la foule grouillant dans ses rues, prenait un aspect de grande ville !

On nous alloua un petit appartement très sombre au premier étage d'une maison qui, ironiquement, se trouvait rue de la Clarté. Je ne me souviens que de la cage d'escalier raide et obscure et du grand lit que nous partagions avec notre mère, ma soeur et moi. Je suppose qu'il y avait l'équivalent dans la chambre voisine pour mon père et mes frères. Il y avait des blattes sur les murs et dans l'évier qui horrifiaient notre



Sombre rue de la Clarté

mère encore plus que nous. Nous avons dû y rester au moins jusqu'au début de l'été, car je me souviens d'un festin de cerises dégustées sur le fameux lit. Ma nouvelle passion pour ce fruit allait jusqu'à avaler les noyaux, sans conséquences fâcheuses d'ailleurs. Si notre rêve de rester à Sanary s'était réalisé, la vie aurait été beaucoup plus dure. A Périgueux, les étals de la place du marché offraient tous les produits de cette région très agricole, champignons, fruits, légumes, fromage, charcuterie, poulets et lapins vivants, canards et, l'hiver venu, noix et châtaignes. Même lorsque les Allemands occupèrent toute cette région campagnarde, une fois qu'ils avaient razié le meilleur, il restait encore de quoi se nourrir, du moins dans les premiers temps, et il n'y eut jamais la famine qui sévissait en Provence ou dans les grandes villes. C'est alors que notre père se mit à sillonner, le samedi ou dimanche, les routes campagnardes en vélo à la recherche de fermiers prêts à lui vendre quelques oeufs ou du fromage. Le pain et la viande étaient rationnés, et mes parents souvent sacrifiaient leur portion de viande pour nous.

Ce sacrifice n'était pas toujours apprécié, et il arrivait que mes frères cachent les durs morceaux dans leur poche. Sorte de larcin doublé du fait que notre chat venait se servir tout droit dans les poches pleines de viande oubliée, déchirant pour ce faire la doublure. Notre mère bien sûr découvrit le stratagème, et Georges et René eurent droit à une fessée donnée par papa qui en était tout marri, plus que mes frères, mais il pensait que c'était son devoir de parent. Anne-Marie et moi assistions à la scène du haut des escaliers du garage où se déroulaient les châtiments, avec un mélange de peur et de satisfaction, sachant que notre père n'oserait jamais nous punir ainsi.

Après des mois, passés dans le sombre appartement aux blattes, nos parents trouvèrent une maison à louer, de l'autre côté de la rivière, dans un faubourg, le quartier Saint-Georges.



La nouvelle maison



*Dans la rue du Général
Morand*

Notre rue magnifiquement nommée *rue du Général Morand prolongée*, était en effet le prolongement d'une ancienne ruelle qui elle se trouvait de l'autre côté du boulevard du Petit Change. Au centre ville il y avait d'autres noms pittoresques, comme notre noire rue de la Clarté, ou la rue de la Vertu, qui était la rue des prostituées. Ceci bien sûr je ne l'ai su que bien plus tard ; le métier et son nom m'étaient alors inconnus. Notre nouvelle maison avait deux pièces au premier et deux pièces et cuisine au rez-de-chaussée, et un jardin ; un jardin assez grand pour que notre père y cultive choux, fèves et topinambours, surtout des topinambours qui poussaient volontiers, comme une mauvaise herbe.



Denise avec ses parents dans les choux

Notre mère y avait aussi ses cages à lapins. Ainsi qu'une oie, qu'elle engraisait sans enthousiasme, car celle-ci s'était attachée à elle et la suivait partout. Quand vint le moment fatidique de son exécution, nous quittâmes la maison, laissant le soin du crime à notre voisin, Monsieur Chavanou, qui était aussi notre facteur. Je ne crois pas en avoir mangé, et une bonne partie du pauvre animal a dû finir sur la table de son bourreau. C'était lui aussi qui réglait leur sort aux lapins. Monsieur Chavanou faisait sa tournée de facteur à bicyclette, et si vissé à celle-ci semblait-il, que malgré son fréquent état d'inébrété, il n'en tombait jamais, et c'est en zigzagant sur elle qu'il poussait le courrier dans les boîtes-aux-lettres. La seule fois qu'il en descendit, ce fut pour frapper violemment à notre porte et déverser de sévères réprimandes sur notre père qui avait laissé ouverte la fenêtre alors qu'il écoutait radio Londres. Il le sauva ainsi de sérieux ennuis avec soit les Allemands qui défilaient régulièrement dans la rue, soit la redoutable milice locale.

Ainsi les gens de Dordogne furent généralement accueillants et aussi protecteurs quand il le fallait. Papa qui était un expert en droit du travail avait aidé les travailleurs de l'abattoir de Périgueux. Pour le remercier ceux-ci lui offrirent une lampée de sang frais, une gamelle pleine pour sa famille et, gonflant leurs biceps, l'assurance de leur protection si il avait des problèmes avec l'occupant ou autre fauteur de trouble. Quand j'évoque ces incidents carnivores, je ne m'étonne pas d'être devenue végétarienne.

A Strasbourg, notre père avait une parcelle dans un jardin ouvrier voisin, et bien vite, une fois installés dans notre nouvelle maison, il obtint une parcelle où il plantait un peu de soja, mais surtout des pommes de terre. C'était malheureusement l'époque du doryphore, et papa nous avait assigné la tâche de massacrer les bestioles. C'était un travail répugnant car il fallait les écraser, ainsi que leurs oeufs d'un jaune brillant, entre nos doigts. Un côté de la parcelle était bordé de grands cerisiers, et la récompense de notre labeur c'était l'orgie de cerises bigarraux que nous mangions en en quantité industrielle. J'avais heureusement aussi appris à

cracher les noyaux. Ces cerisiers font partie des quelques bons souvenirs que j'ai de cette période de mon enfance. Il y avait aussi 'le petit vallon', une prairie vallonnée et fleurie de coucous et de pâquerettes ; un endroit magique pour nous quoique voisin du champ de pommes de terre. A Pâques, notre mère y cachait dans l'herbe haute, des oeufs durs qu'elle avait colorés avec des pelures d'oignons, d'épinards et de betterave. *J'ai vu le lapin de Pâques!* criait-elle.

Notre père était toujours à la recherche de fumier pour ses choux et ses pommes-de-terre. Si un cheval passait dans la rue, ou dans le voisinage, il y avait branlebas général de pelles et de seaux pour récolter le précieux crottin, et Jean-Louis était souvent le premier à cause de sa grande agilité de montagnard et de cycliste. Il suivait l'exemple de notre grand-père, le toujours élégant Vincent Baudoin, qui lui au cours de ses parcours, utilisait son chapeau qu'il protégeait délicatement avec le journal Le Petit Varois.

Ma soeur et moi partagions une chambre tapissée de papier jaune, sur laquelle s'ouvrait un cagibi sombre où s'empilaient nos valises d'exilés ainsi que des sacs de haricots secs que notre père avait entreposés là, en cas de famine. Il y restèrent toute la durée de la guerre, puis il nous suivirent au retour à Strasbourg, où ils eurent une fin inattendue grâce à nos frères ; j'y reviendrai. Au fil des mois, ces haricots devinrent la proie de charençons affamés qui, à notre horreur, faisaient de temps en temps une sortie en bataillons serrés sur les fameux murs jaunes. Notre chambre avait un petit balcon qui donnait sur notre rue non goudronnée et tranquille. Nous ne nous y tenions pas beaucoup parceque des soldats allemands défilaient tous les matins en chantant une mélodie, toujours la même : *ha maya maya maya ho...!* En fait, nous expliqua notre père, en partie pour nous rassurer, ces soit-disant allemands étaient des allemands de Géorgie enrôlés de force. Cela ne nous empêchait pas, ma soeur et moi, d'avoir des cauchemars toutes les nuits, et nous pleurions avant de monter dans notre chambre. Notre mère trouva un excellent remède ; elle s'asseyait avec nous le soir, lorsque nous étions couchées, et

elle nous faisait chanter tout un répertoire de chansons et comptines, puis elle s'en allait tout doucement et nous continuions jusqu'à ce que le sommeil nous saisisse. Et les cauchemars s'espacèrent.

Une des raisons de nos peurs nocturnes était la proximité de la caserne où, à partir de 1942, étaient cantonnées les troupes d'occupation. De temps en temps, surtout vers la fin de la guerre, il y avait des rafles d'hommes jeunes pour les envoyer travailler en usine en Allemagne. Le tam-tam de quartier fonctionnait et la rumeur se répandait vite. Les jeunes qui se trouvaient chez eux, comme les fils de nos voisins, disparaissaient sur les toits, ou dans l'entrelacs de jardins ouvriers qui caractérisait encore le quartier. Beaucoup aussi disparaissaient dans le maquis ; les bois touffus qui entouraient Périgueux avaient de gros avantages. Heureusement Georges et René étaient trop jeunes et, lors d'une 'visite' par un couple de soldats, ils étaient au lit avec les oreillons, dans leur chambre au papier vert. Les allemands soupçonneux voulurent les voir et après s'être assurés que c'étaient des petits garçons, ils se retirèrent en félicitant nos parents sur leur *<schon Famili>*.



René, Anne-Marie, Denise dans les choux

C'est dans notre jardin plein de choux que j'ai découvert, grâce aux explications de maman, que les bébés naissaient sous les choux. Elle nous racontait des histoires, surtout lorsque nous étions malades et alités. En plus des histoires, la maladie vous donnait droit au 'lait de poule', un cocktail de lait et d'oeuf légèrement sucré, ou même, durant les toutes premières années de la guerre, une banane écrasée avec du jus d'orange, ou bien était-ce déjà un mythe ? A part les contes de Grimm, les histoires de maman avaient surtout trait à sa jeunesse provençale qui pour nous prenait des dimensions mythiques. Aussi pris-je la révélation sur la naissance des bébés sous les choux comme faisant partie du répertoire maternel ; quand-même, de temps en temps je vérifiais les choux du jardin. L'éducation sexuelle ne faisait pas encore partie du curriculum scolaire ; à part dix ans plus tard, la leçon de biologie sur la reproduction sexuelle des oursins.

La rentrée scolaire se fit tard, un mois après notre arrivée, car il fallait trouver des locaux pour l'énorme afflux des élèves immigrés. Mes frères allèrent au lycée dans le centre ville et Anne-Marie dans une annexe temporaire du lycée, à l'école St Georges, dont elle garde un mauvais souvenir.



Georges, Anne-Marie, René à Périgueux

Moi j'étais bien contente de rester à la maison ; cela ne dura pas et bientôt je fus enrôlée à l'école enfantine du couvent voisin, tout près de la caserne. J'y allais en trainant les pieds, tout m'était étranger, mais de temps en temps j'étais quand même fière d'annoncer à mon retour: *j'ai mis ma main dans la main du curé*. Un jour j'ai ramené une médaille de la Vierge à la maison, avec pour instruction de l'accrocher au-dessus de mon lit et de prier tous les soirs. Mes parents protestants ce sont bien gardés de dire quoique se soit, mais je ne sais ce que Monsieur le Curé aurait pensé de ma prière, inventée par mon père, et interprétée à ma façon : *mon Dieu aides-moi à devenir une petite fille bien sage, trône bien sage...* Un 'tu' bien protestant et un 'trône' incongru. Ce couvent était un couvent éclairé car c'est là que j'ai eu ma première rencontre avec le cinéma, et ma dernière jusqu'à ce que, des années après notre retour en Alsace, les cinémas strasbourgeois commencent à montrer d'autres films que des opérettes en allemand. Cette première expérience, d'une énorme locomotive qui se dirigeait vers nous et qui avait l'air de sortir de l'écran, fut délicieusement terrifiante et a dû contribuer à mon amour tardif pour le cinéma, ainsi que Blanche-Neige et les sept nains.

Quand j'ai eu cinq ans je suis allée moi aussi au lycée dans la classe enfantine, et c'est là que j'ai connu le premier préjudice ; on m'y appelait la *yaya*, à cause de mes origines alsaciennes. Mon nom était difficile à prononcer, mais il l'était pour moi aussi ; 'Stroh' représente une suite de sons difficile, et qui est même jugée impossible pour les gens du Sud. Beaucoup, en Provence ou dans le Périgord, prononçaient *Estroh* ; bien plus chantant. Le lycée était à deux kilomètres de chez nous, tout en haut de la ville, de l'autre côté de la rivière. C'est notre père qui m'y accompagnait et le plus souvent ma soeur qui avait à peine deux ans et demi de plus que moi, et devait donc avoir sept ou huit ans. Papa me tenait par la main et avançait à vive allure, pressé d'aller à son travail ; sans lui, je préférais trainer la patte, et baguenauder, au désespoir de ma soeur qui avait la notion du temps.

Quand j'avais six ou sept ans, les Allemands occupèrent l'annexe du lycée où étaient les classes primaires. Après leur départ quelques mois plus tard, et lorsque l'école fut officiellement nettoyée de toute vermine, j'ai ramenée une tête pouilleuse à la maison, et les poux ne nous quittèrent plus jusqu'à la fin de la guerre. Tous les jours notre mère nous ratissait la tête avec un peigne fin en os, et comme personne n'était retenu à la maison pour cause de poux, le fléau était endémique. Nous avons baptisé les bestioles *les petits boches*.

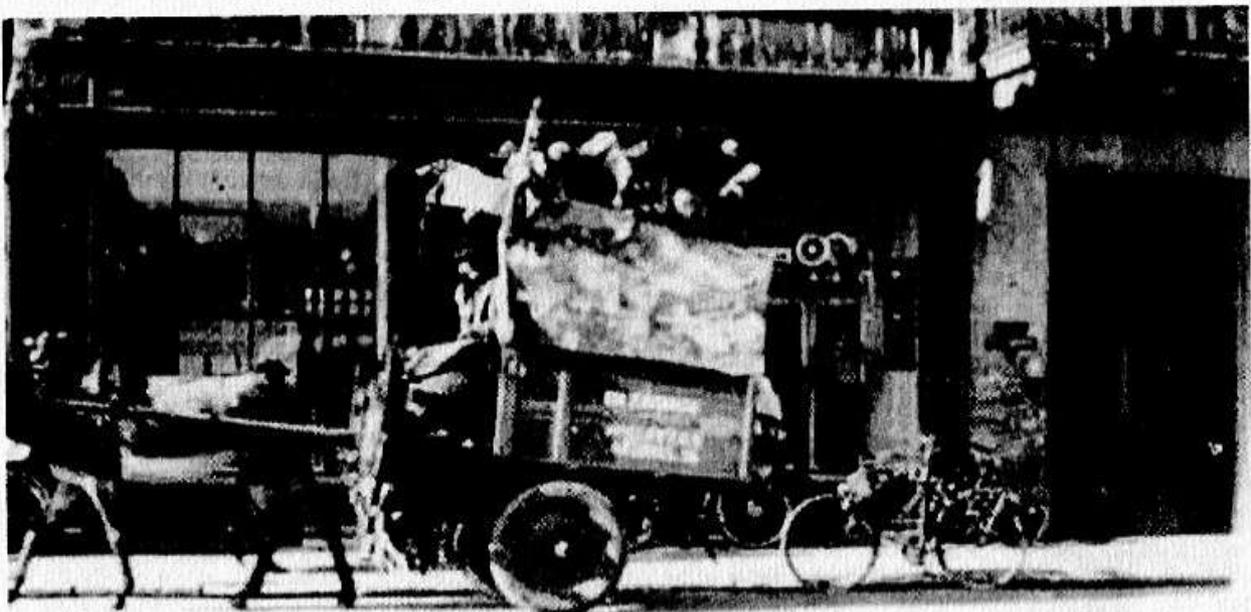
C'est dans cette annexe que de temps en temps, nos maitresses rassemblaient deux ou trois classes, et toutes portes et fenêtres fermées, nous chantions la *Marseillaise*, '*Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine...*', et '*Que notre Alsace est belle avec ses frais vallons...*'. Une amie, réfugiée elle aussi, m'a raconté récemment que un jour elle manifesta cet esprit patriotique hors des murs de l'école et descendit les grands boulevards de Périgueux en chantant ces mêmes chansons ; un passant l'arrêta et la gronda pour sa dangereuse bêtise. Nous nous sentions très braves et combattantes, mais c'était une initiative plutôt imprudente de la part des maitresses. Une de mes amies, m'amena chez elle un jour au sortir de l'école, et lorsqu'elle me confia qu'elle était juive, je ne compris pas l'importance de cette révélation. Elle habitait dans le dédale de rues moyenâgeuses qui se trouvaient dans une espèce de bas-fond en contrebas de la



Les rues Neuves au bord de l'Isle, années 1930

rivière ; c'était le quartier dit des *Rues neuves*, un quartier un peu effrayant que je ne me rappelle pas avoir revisité, surtout du fait que mon amie un jour ne revint plus à l'école. Mes parents m'expliquèrent que peut-être elle était partie en Suisse avec sa famille. Je souhaite qu'ils aient eu raison, mais j'ai souvent pensé à elle depuis.

Pour arriver à l'école, qui se trouvait tout près des *Rues Neuves*, il fallait aussi descendre une rue étroite et sombre pour atteindre le vieux quartier romain, qui se trouvait en contrebas de la cathédrale. L'école elle-même était un bâtiment dix-huitième clair et spacieux, et c'est avec soulagement que nous entrions dans sa grande cour pavée. Les *Rues Neuves*, par contraste, était un quartier qui remontait au sombre Moyen-Age ; il avait un 'maire' qui était aussi le chiffonnier municipal. Il parcourait la ville dans sa charrette pittoresque, genre Far-West, tirée par un cheval, et annoncée par un appel de trompette et une mélodie monotone : *peau d'lapins, peau d'lapins !* la bâche qui couvrait sa charrette était couverte de vieilles poupées de chiffons, d'os, de peaux de lapins, de casseroles à rétamer, et autres objets hétéroclites. A la fois fascinés et craintifs, nous n'osions pas nous approcher trop près, lorsqu'il passait dans notre rue. Il y a quelques années, lorsque je suis revenue à Périgueux, j'ai été très désappointée de ne plus retrouver les *Rues Neuves* ; le quartier avait été rasé et remplacé par un



La voiture du chiffonnier

parking et des bâtiments sans caractère. Ai-je rêvé ce quartier ? Je n'ai trouvé personne dans la ville qui savait de quoi je parlais. Heureusement mes frères et soeur et mes amis anciens réfugiés peuvent en témoigner.

C'était des *Rues Neuves* qu'émergeait le gang de *Béret-sur-l'oeil* pour venir se battre avec le gang de Saint-Georges. Le chef de gang tenait son nom du fait qu'il lui manquait un oeil et il cachait ce manque en portant son béret de biais. Pour montrer sa puissance, il sautait quelque fois du pont des Barry dans l'Isle, la rivière qui séparait nos faubourgs de la vieille ville. Il était pour nous, comme le chiffonnier, un personnage un peu mythique, en marge de notre univers plutôt bourgeois et qui faisait partie du monde étrange dans lequel nous avons été transplantés. Comme les *Rues Neuves*, mais moins en contrebas, notre quartier Saint-Georges était tout près de la rivière et un jour tous les élèves de notre quartier durent quitter l'école car la rivière était en crue ; nous sommes rentrés chez nous en pataugeant dans l'eau. Pendant quelques jours point d'école, mais la peur de cette eau brunâtre qui avait envahi notre rez-de chaussée mitigeait de beaucoup le plaisir de ne pas aller à l'école.

Mon amie des *Rues Neuves*, et dont je ne me souviens pas du nom à ma grande honte, suivait comme moi les cours d'éducation religieuse protestante, comme d'autres juifs qui cachaient ainsi leur identité dangereuse. Nous les enfants, nous ignorions la religion de chacun, tellement que après la guerre, et de retour à Strasbourg, je fus surprise de voir que certaines élèves suivaient maintenant les cours du rabbin et non ceux du pasteur. C'est sans doute à cause de ce mélange salubre que je n'ai jamais beaucoup attaché d'importance à la religion de mes amis. Vers la fin de la guerre, je n'étais même pas sûre de ne pas être juive puisque mon oncle Henri avait été déporté, ainsi qu'un cousin. Mes frères et ma soeur étaient éclaireurs et petite aile et les réunions étaient au temple protestant, et quand j'ai eu six ans moi aussi je me suis jointe au mouvement . C'était pour pour nous un peu comme de faire partie d'une Résistance enfantine. Ce n'est que 50 ans plus tard, lors d'une de nos premières réunions

d'anciens scouts réfugiés, que j'ai découvert que certains d'entre nous étaient juifs ou catholiques, bien qu'officiellement protestants. Cela m'a fait un plaisir énorme, de découvrir cette solidarité au-delà des barrières religieuses. Ces réunions d'anciens, qui continuent aujourd'hui montrent la force de cette expérience de guerre en exil.

L'amnésie infantile, telle que la décrivent les psychologues correspond à la période entre trois et quatre ou cinq ans, lorsque les enfants parlent beaucoup et apprennent beaucoup, et aiment raconter toutes leurs expériences. Ils oublient ensuite, et rien ne reste de cette période passé le cap des six ou sept ans. J'ai le sentiment, toutefois, que ma mémoire autobiographique est plus claire pour les cinq années de la guerre que pour toutes les années qui l'ont suivie. Peut-être est-ce pour cette raison que je me suis développée sur le tard, et que ces années ont marqué ma personnalité et mon attitude de la vie. Le présent était alors une période d'expectative pour des temps meilleurs ; la 'vraie' vie serait ailleurs et pour plus tard, à la fin de la guerre, comme au sortir d'une longue maladie. Ces souvenirs précoces, sont loins d'être liés seulement à des incidents désagréables ou à la peur, comme il est souvent affirmé. Je peux dire que le traumatisme du déplacement et la peur causée par la guerre n'ont pas effacé mes 'bons' souvenirs, ceux de moments innocents que l'on est supposé oublier, et qui, au contraire, sont restés profondément marqués dans ma mémoire. J'ai déjà parlé du petit vallon enchanté où notre mère cachait les oeufs de Pâques et où nous allions en promenade le dimanche. Il y avait aussi, ce que j'appelais le *vrai jardin*, en face de chez nous, un jardin style jardin de curé, avec ses plates-bandes entourées de buis qui me semblaient le summum du désirable, comparé à nos topinambours et carrés de choux. L'odeur du buis est encore dans mes narines à ce jour, et si je la détecte, elle m'apporte une espèce de nostalgie, ou plutôt de vague reconnaissance de quelque chose de significatif.



*Anne-Marie, Mimi, Pépéco, Denise
dans le 'vrai' jardin*

Le jardin était attenant à la maison de Pépéco, nom étrange, qui était sans doute une prononciation enfantine de son nom. Elle m'invitait quelquefois à venir jouer avec elle, jamais dans la maison, où l'on n'entrait qu'avec des patins, mais dans ce jardin odorant et, aussi dans l'usine qui se trouvait à l'arrière de la maison ; quel lieu magique, une usine de chaussons. Je suppose que nous y allions lorsque les ouvrières étaient parties. Nous jouions sous les longs comptoirs où se découpait le feutre et où étaient assemblés les chaussons. Encore une odeur que je n'oublierai jamais, celle du feutre qui a presque disparu de notre environnement. Je n'ai jamais porté de chaussons de feutre, pas plus que mes frères et soeur. Les chaussons ne faisaient pas non plus partie du passé de ma mère dans son climat provençal. Notre père pourtant en avait une paire assez éculée ; il portait aussi une robe de chambre qui bien vite, vus les hivers rigoureux, s'orna de trous et brûlures, résultats des soirées qu'il passait debout devant la cheminée de la salle à manger.

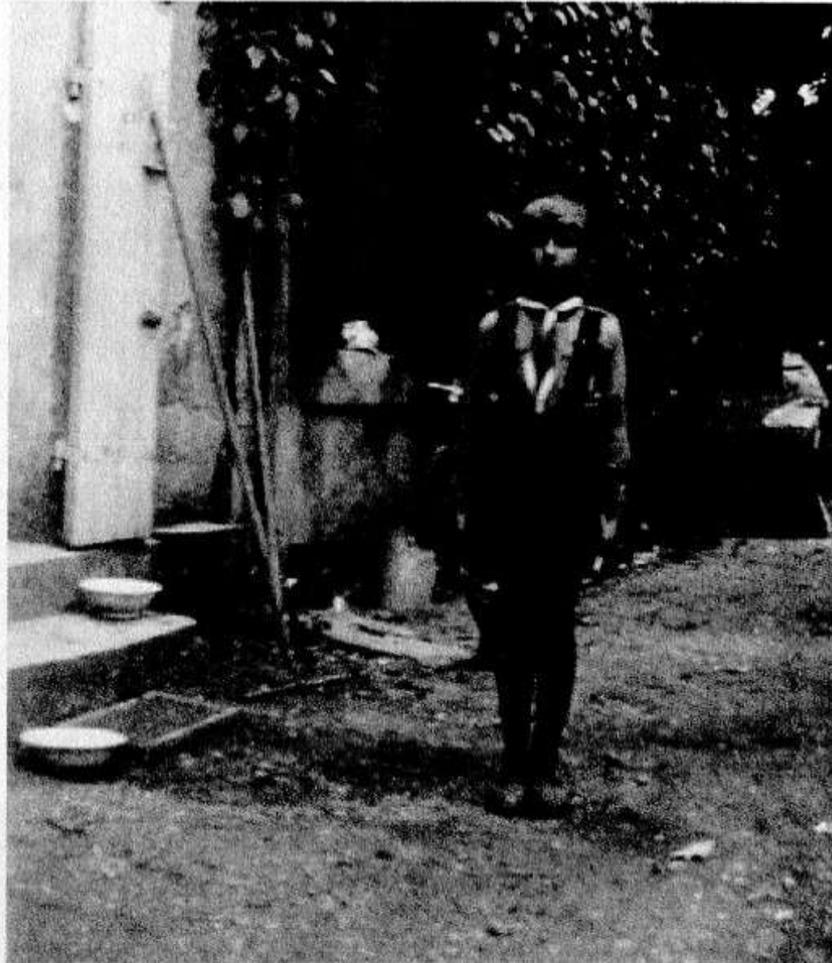
Ce feu était notre seule source de chaleur, à part le poêle de notre chambre qui n'était pas souvent allumé car il tirait mal, et le charbon devenait rare.

Ces incursions dans un monde bien établi, comme le *vrai jardin* et l'usine de chaussons, contribuaient à mon rêve d'une *vraie maison* et à mon attente de l'après guerre. Lors d'une visite à Périgueux, 62 ans plus tard, en 2007, j'ai retrouvé notre partie de rue miraculeusement intacte, en dépit des grands blocs d'appartements qui avaient poussé alentours. La *vraie maison* d'en face dans son jardin n'était pas aussi impressionnante que dans mon souvenir. En fait la maison n'était pas tellement plus grande que 'la nôtre' qui venait d'être repeinte dans un blanc éclatant, et s'était agrandie d'une aile dans l'espace qui nous séparait des voisins, là où notre père rangeait le charbon et le bois.



Notre maison en 2007

Une femme de mon âge taillait les rosiers du *vrai* jardin. Je me suis approchée pour lui parler, presque persuadée que c'était Pépéco. Je lui expliquai qui j'étais et pourquoi je photographiais la rue. Hélas ce n'était pas Pépéco, mais elle avait acheté la maison à sa famille, était elle-même à moitié alsacienne par sa mère, et était allée au même lycée que moi, sans doute dans une classe différente. Cette continuité de vie locale où je retrouve des fils ténus m'émerveille.



Georges, louveteau à Lamouthe

Près de Bergerac, dans le hameau de Lamouthe, habitaient oncle Louis-Paul et tante Madeleine, la soeur de notre père, eux aussi réfugiés de Strasbourg. Oncle Louis-Paul était pasteur et il avait la charge des réfugiés alsaciens de la région ainsi que des protestants locaux. Nous allions chez eux pour des vacances à la campagne où nous étions reçus généreusement, et où la nourriture était plus abondante, d'autant plus qu'une ferme et son métayer faisaient partie du domaine. La maison et la ferme de Lamouthe appartenaient à oncle Henri, le frère de notre père et de tante Madeleine.

Anne-Marie y passait de plus longs séjours que moi, car elle avait une santé fragile ; Georges aussi qui avait de l'asthme. Il y passa même une année entière, allant à l'école locale et aux éclaireurs. Il revenait toujours avec plein d'histoires, et c'est alors que son rôle de raconteur familial a pris racine.

D'autres membres de la famille, eux aussi réfugiés et neveux d'oncle Louis-Paul venaient s'asseoir à la table hospitalière de tante Madeleine; ils étaient plus en sécurité à Lamouthe que dans leurs universités. Ce sont eux qui m'enseignèrent mes premiers mots d'argot étudiant, non sans péril pour moi, car fière de mon nouveau savoir j'en fis parade à la table du déjeuner. Je fus immédiatement punie et envoyée dans ma chambre sans dessert, et les mots incriminatoires de *crasseux* et *tire-jus* sont restés marqués au fer rouge dans ma mémoire, car le jour suivant j'eus droit à une fessée de tante Madeleine. Cette punition appliquée 'à froid' était plus humiliante que douloureuse. J'eus droit à d'autres fessées dont l'une pour avoir délibérément troublé le sommeil de ma soeur ; situation inévitable vu que nous dormions dans le même lit, un de ces lits de campagne affaissé dans son milieu, ce qui occasionnait des collisions pas du tout volontaires. Un autre jour je fus enfermée dans le chai attenant à la maison pour une durée qui me parut être une éternité. C'était un endroit sombre qui sentait la vieille barrique, plein de toiles



Oncle Louis Paul



Tante Madeleine avec Marius le cochon

d'araignées, et habité par un crapaud, gigantesque à mes yeux ; il m'observait du tonneau où il était perché. Ce régime spécial que me dispensait tante Madeleine venait de sa conviction que en tant que petite dernière j'étais certainement terriblement gâtée par ma mère. Ce n'est que bien des années après que j'ai pu vraiment lui pardonner et apprécier son intelligence et sa générosité.

Lamouthe c'est aussi de bons souvenirs, souvenirs d'un monde où l'on pouvait aisément oublier la guerre. Il y avait la cuisine où circulaient librement les canetons nouveaux-nés, et qui n'étaient chassés au-dehors que par oncle Louis-Paul, qui trouvait leur présence peu hygiénique. Derrière la ferme il y avait une grande mare pleine de grenouilles et, selon les saisons, peinte d'un beau vert par les lentilles d'eau ; il y avait aussi les vaches Frisonnes, et surtout Marius le cochon, dont tante Madeleine avait la charge spéciale. Il était très bichonné mais n'empêche qu'il était destiné à nourrir la famille. Le mystérieux message codé arriva un jour chez nous, annonçant la visite de Marius. C'était notre



La mare avec Anne-Marie, le métayer et les vaches

part du pauvre animal, une part généreuse. Voilà encore un incident pénible rattaché à la consommation carnivore.

Quand nous arrivions à Bergerac pour les vacances Monsieur Escat, le métayer, venait nous chercher avec sa cariole tiré par un cheval. C'est aussi elle qui servait à transporter la moisson qui coïncidait quelquefois avec nos séjours d'été. Nous étions là aussi pour les vendanges, et Monsieur Escat, nous permettait de grimper dans la cuve avec nos sabots pour fouler les grappes, ce que je trouvai un peu dégoûtant. Mes frères un jour s'amuserent à gaver les poules avec le moût de raisin ; elles sombrèrent vite dans un sommeil aviné, et ils les disposèrent en bordure du chemin qui allait à la ferme, après leur avoir mis la tête sous l'aile. Ils ne reçurent pas de fessée ! C'est ainsi que Lamouthe fut aussi l'endroit où j'ai rencontré l'injustice. A la fin des repas, nous les enfants nous étions envoyés dans nos chambres pour la sieste, avant le dessert. Mais cette autre injustice avait ses compensations ; nous nous nourrissions des merveilleuses bandes dessinées des aventures complètes de Bicot Bicotin et le Club des Rantanplans. Nous, ou plutôt mes frères, organisions des activités criminelles, comme le *Système D*, une solution radicale pour ne pas avaler la rituelle cuillerée d'huile de foie de morue. Nous disparaissions très vite dans nos chambres et crachions avec bonheur le liquide infâme par la fenêtre. Après ces siestes forcées, nous nous rattrapions au goûter, où nous avions droit à un bol de lait caillé maison et aux grandes tartines de pain de campagne avec la confiture de prunes faite par tante Madeleine ; j'en ai presque encore le goût sur le palais. Je me les rappelle d'autant plus qu'elles avaient la longueur de mon bras. C'est alors, peut-être, que j'ai acquis ce plaisir de la tartine de confiture qui ne m'a jamais quittée, et que j'ai transmis à Magali ma fille. Oncle Louis-Paul était détaché et tolérant, et quelquefois grondait tante Madeleine pour sa sévérité.

Lamouthe c'est encore notre grand-mère paternelle, Emilie Stroh, et sa soeur tante Mathilde, réfugiées elles aussi ; elles y moururent la même année 1940. Elles furent enterrées au cimetière de Lamonzie, le village voisin. Ma mémoire

d'elles est surtout alimentée par l'album de famille où je les ai souvent contemplées, deux jolies vieilles dames bien droites dans leur châles, et aussi par les histoires de mes parents et de mes frères et soeur.



Les jolies vieilles dames avec tante Nelly

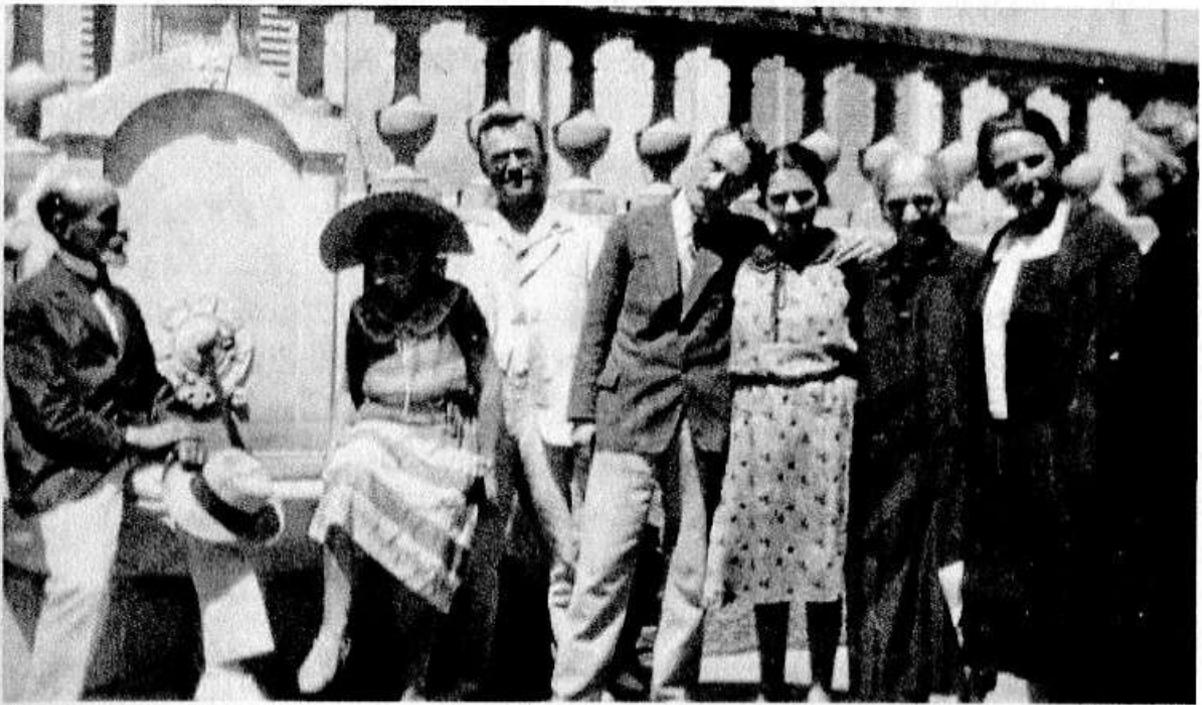
Oncle Henri n'était jamais à Lamouthe lorsque nous y étions. Il était un personnage un peu mythique pour nous ; le frère aîné de notre père était le propriétaire de Lamouthe par sa femme, tante Marie-Anne. Il dirigeait les usines Schneider au Creusot près de St Etienne ; il ne pouvait guère se permettre de vacances. Jusqu'en 1944 il arriva à trainer les pieds pour les commandes des Allemands et ensuite à saboter les machines commandées. A la fin les Allemands comprirent son jeu ; il fût arrêté et envoyé aux camps de concentrations d'Orianenbourg, puis de Birkenau. L'un des jeunes hommes de la famille qui venaient souvent se nourrir, se reposer ou se cacher chez Oncle Louis-Paul et Tante Madeleine, Paul-André, fût aussi arrêté au cours d'une raffle à l'Université de Clermont-Ferrand. C'est à Clermont-Ferrand que l'Université de Strasbourg s'était repliée, gardant fièrement son nom d'Université de Strasbourg, ce qui la rendait sans doute plus vulnérable aux soupçons et perquisitions ennemis. C'est aussi à cette époque que les témoignages de fugitifs des camps commencèrent à circuler. Notre père en laissa en évidence sur le manteau de la cheminée ; une imprudence si nous avions été

perquisitionnés, mais peut-être voulait-il les brûler si nécessaire.

Toutes ces nouvelles, qu'à moitié comprises par moi, marquaient notre vie à Périgueux surtout vers la fin, lorsque les Allemands devenaient plus féroces et que nos parents étaient plus anxieux. Notre oncle Henri et tante Marie-Anne avaient donc pour nous une auréole, bien avant ces terribles événements. Avant la guerre ils habitaient à Toulon, puis plus tard à St Tropez où Henri était directeur de l'usine de torpilles. Il faisait partie de la jeunesse dorée de notre mère et de sa soeur Adrie. Toutes les plus belles histoires de Maryse se référaient à cette période. Elle avait connu Henri et Marie-Anne bien avant de connaître Jean-Louis. Ils jouaient au tennis ensemble, et puis il y eut les séjours au Château de Berthaud où les deux soeurs étaient souvent invitées.



Les beaux jours à Berthaud



Grande rencontre Stroh et Baudoin au château

Maryse ayant suivi des cours d'infirmière et ayant fait ses premières armes, ou plutôt ses premiers pansements à Marseille, Henri l'invita à être l'infirmière de son usine. C'est alors qu'elle rencontra notre père, invité lui aussi, un été où il accepta de quitter ses activités d'alpiniste. Cette rencontre romantique de nos parents était colorée pour nous de la magie de la Provence éclairée de soleil, du chant des cigales, de l'odeur des romarins et des cistes, de la belle eau bleue du golfe, et de la vision de notre père faisant sa déclaration lors d'une promenade le long du petit chemin de fer de Provence.

Fernand, cousin de Maryse et Adrie, jeune et bel officier de la Marine, faisait aussi partie de ces récits de mythologie familiale. Puis vint la terrible nouvelle, Fernand avait péri avec la flotte française abattue au large de Mers-el-Kébir sur ordre de Churchill, le 3 juillet 1940.

Ce fût un coup terrible pour toute



Fernand

la famille, et bien sûr et surtout pour ses parents, et notre Tantine Adrie qui lui était très proche. Ils ne s'en remirent jamais vraiment, et on dit que sa mère, la belle tante Emilie, est morte de chagrin. Tantine ne s'est jamais marié, et lors de nos vacances elle nous enchantait d'histoires, de gâteries et de bons mots provençaux. Et, de retour à Strasbourg, ses longues lettres fort bien écrites venaient nous donner une bouffée de Provence. Elle était connue aussi par famille et amis pour ses *phrases* qu'elle décochait quelques fois comme de petites flèches verbales. Elle mit fin à sa vie, en 1976, au milieu d'une noire dépression mal comprise et mal soignée.

En 1942, durant l'hiver terrible qui saisit alors l'Europe, ma soeur et moi pleurions le soir à la perspective de devoir aller dormir dans notre chambre au papier jaune où pendaient des glaçons. Cet hiver là, je ne crois pas que nous soyons arrivées à nous endormir en chantant selon la recette de notre mère pour chasser les cauchemars. Pour défier cet hiver dur de l'occupation et de la guerre, mes frères prirent une initiative osée ; ils décidèrent que nous irions dans les bois qui entouraient Périgueux, pour couper un sapin pour Noël. Pour cela il fallait traverser la rivière par le bac, à l'endroit dit des *Bains Barnabés*, où en été on allait nager. Ce genre de taille était bien sûr interdit, surtout par les allemands qui se réservaient le monopole du bois, mais nous avions le sentiment de faire acte de résistance à l'ennemi. A tous les quatre, nous l'avons fourré dans un grand sac à pommes de terres, et avons repris le bac, mais le retour fut angoissant car deux soldats allemands faisaient aussi la traversée. Ils ne s'intéressaient pas du tout à nous. Nous sommes rentrés chez nous aussi vite que l'arbre défendu le permettait, et nous l'avons caché dans ce que nous appelions le garage, où notre père garait son vélo, sa brouette et ses outils de jardinage, et aussi où se tenait l'oie qu'engraissait notre mère. Nos frères firent une visite à la cathédrale St Front pour chiper des cierges; ils considéraient que cela faisait aussi partie de la résistance à l'opresseur. Bien des années plus tard, j'ai découvert, lors d'une réunion d'anciens réfugiés à Périgueux, que nous n'avions pas été les seuls; Noël étant inconcevable sans arbre pour les alsaciens.

Lorsque nous leur avons présenté triomphalement notre surprise, nos parents n'ont pas eu le coeur de nous gronder. Ce Noël est le seul de la guerre et de mon enfance dont je me souviens avec tant de clarté. J'y reçus ma première et dernière poupée, jusqu'à ce que nous retournions à Strasbourg après la guerre, lorsque j'en trouvai une dans un des tiroirs secrets du secrétaire Louis XVI de ma grand tante qui avait survécu, je ne sais comment, à l'occupation et aux bombardements.



Poupée et balcon périgourdin

A ce terrible hiver j'associe aussi notre professeur de piano, Mademoiselle Godillère, que nous appelions *Mademoiselle Godasse* entre nous ; elle portait des mitaines et ses mains sur le clavier nous fascinaient. Nous avions tous des engelures pour lesquelles elle nous conseilla de suivre son exemple et de tremper nos mains dans l'urine. Nous en fûmes très choqués et plutôt dégoûtés; ce qui, le froid aidant, n'aida guère notre enthousiasme pour le piano. Il n'empêche qu'elle nous avait bien fait démarrer car Anne-Marie devint une musicienne professionnelle. Nos frères eux abandonnèrent assez vite et René se mit au violon, avec le violon de notre mère. Il allait chez un Monsieur Parlange pour ses leçons, ou plutôt il faisait surtout semblant d'y aller ; un jour notre père fût convoqué pour savoir pourquoi

René ne venait plus aux leçons. Il s'avéra qu'il allait flâner dans la ville après avoir déposé son violon sous l'escalier qui menait à l'appartement de Monsieur Parlange, pour le reprendre une heure plus tard. René était un grand flâneur. Notre père, furieux, rencontra René qui revenait chercher son violon, s'installa sur un pas de porte et lui administra une fessée bien méritée à ses yeux, mais la porte s'ouvrit derrière lui et une Périgourdine scandalisée l'agonisa de reproches et le traita de bourreau d'enfant ; notre père en resta tout déconfit, et René plutôt triomphant car là s'arrêtèrent les leçons de violon.

Il y avait des antécédents musicaux dans la famille. Notre grande tante Emilie avait une belle voix et s'accompagnait au piano, mais ce qui nous impressionnait surtout c'était sa



Les cheveux de tante Emilie

magnifique chevelure qu'elle portait en tresses enroulées autour de sa tête.

Notre mère jouait du violon qu'elle abandonna après son mariage, ainsi que le tennis et, après nos naissances à tous, la natation. J'éprouve encore de la tristesse de cet abandon. Elle devint mère à plein temps quoique aidée pour le ménage, et il y eu une jeune fille à demeure, Marie Wendling, une jeune femme de la campagne alsacienne qui nous suivit dans notre exil à Périgueux. En 1940, au moment de l'armistice, bien des Alsaciens retournèrent en Alsace, et elle aussi rentra, à contrecœur, à la demande de ses parents qui avaient besoin d'elle à la ferme. Pour nous c'était comme de perdre une grande soeur. Environ soixante dix pour cent des Alsaciens réfugiés choisirent de retourner au pays, les fermiers surtout, les gens âgés qui trouvaient difficile de s'adapter, ceux qui se trouvaient sans travail, ceux qui pensaient être plus utiles en Alsace pour ne pas laisser l'Alsace aux Allemands, ceux qui pensaient profiter de leur retour et d'une collaboration possible. Beaucoup ne réalisaient pas qu'ils avaient à faire à un type d'occupation ennemie bien différent de celle d'avant 1918. Ils allaient vers une Alsace sous la férule nazie, où il était interdit de parler français, où les livres français furent brûlés, où tous les jeunes en âge d'être recrutés étaient envoyés au front en Russie, et s'ils se cachaient leurs familles étaient envoyées au travail forcé ou en camp de concentration.

Après le départ de Marie, une femme du pays vint une ou deux fois par semaine pour aider au ménage. Je crois qu'elle portait le nom de Grogue, mais le prononçait *Esgrogue*, selon le parler local. Un jour notre mère la trouva, perchée sur une chaise, en train de goûter la confiture entreposée sur le haut de l'armoire de la salle à manger. Elle se servait aussi au passage de bois ou de charbon entreposé par notre père sur le côté de la maison. Mais ce n'était après tout que justice puisque quelquefois elle nous apportait des oignons ou des betteraves de son jardin. Notre mère faisait des confitures, et le goût que nous avons tous les quatre pour la confiture de cerises vient en partie de cette époque où, comme on l'a vu, les cerises ne manquaient pas. Dans les deux dernières années de la guerre lorsque la qualité du pain se détériora,

cette précieuse confiture aidait à faire passer son goût de vielle ficelle. En fait je ne me rappelle guère ce que nous mangions alors, à part les fameuses tartines de chez tante Madeleine, les pommes de terre et les topinambours de notre père, et bien sûr les châtaignes qui avaient toujours été la nourriture du pauvre dans la région, avant d'être remplacées par la pomme de terre et le blé, mais en période de disette, les châtaignes réapparaissaient. Nos parents acquirent un magnifique chaudron à châtaignes qui nous suivit dans tous nos déplacements. Dans l'armoire de la salle à manger se trouvait, avec la vaisselle, la boîte de céréosine, supplément alimentaire pour les enfants distribué par le gouvernement ; elle avait un goût sucré que nous trouvions délicieux et, comme Madame Esgroque, nous venions en cachette prendre un surplus de ration.

Georges, le bricoleur de la famille, fabriqua un engin pour rôtir le soja qui devait nous servir de café mais qui, hélas, avait un goût si amer que cet essai culinaire dût être abandonné. La cuisine dont je me souvient le mieux est celle de notre mère, de notre grandmère et de Tantine après la guerre; une cuisine provençale surtout, et associée à nos vacances à Sanary et à Toulon. Il y avait les daubes délicieuses de notre grandmère, mijotées dès l'aube à notre grand ébahissement, les barigoules d'artichauts e les tomates farcies de maman, son vin de noix, sa liqueur, ses pâtes de coings, sa confiture de tomates, et ses purées de marrons qui faisaient partie de la magie des vacances en Provence. Notre consolation, les vacances finies, c'était les tartes aux quetsches, et aussi le *potemeusse*, ou confiture d'églantine que fabriquait maman avec cette purée toute faite vendue dans de grands chaudrons sur le marché couvert de Strasbourg près de la gare, et où je l'accompagnais quelquefois. Il y avait aussi les bonnes pommes Boskopf que notre père allait chercher dans un village voisin, lorsqu'elles n'étaient pas livrées par le fermier qui arrivait au bas de notre immeuble avec son cheval et sa charette. Papa s'y connaissait aussi en poires et nous éblouissait lorsqu'il nous égrenait leurs noms magnifiques. Bien sûr il y avait les soupes, mais à Strasbourg c'était surtout le tourain, bonne

recette périgourdine, mais aussi la soupe de semoule, ou pire la soupe de flocons d'avoine, qui ne pouvaient rivaliser avec la soupe de poisson de notre grand-mère de Toulon ou, bien plus tard, la soupe au pistou de notre mère.

Lorsque grand-mère faisait la soupe de poisson, c'était grand-père qui râpait le fromage, le fromage rouge et dur utilisé alors en Provence plutôt que le parmesan. Il chantait toujours, en râpant, *je bisque je rage je râpe du fromage...* Cette mélodie, je la chante à mon petit-fils lorsque je râpe le parmesan pour les pâtes, mais il n'a pas l'air d'être impressionné comme je l'étais alors.

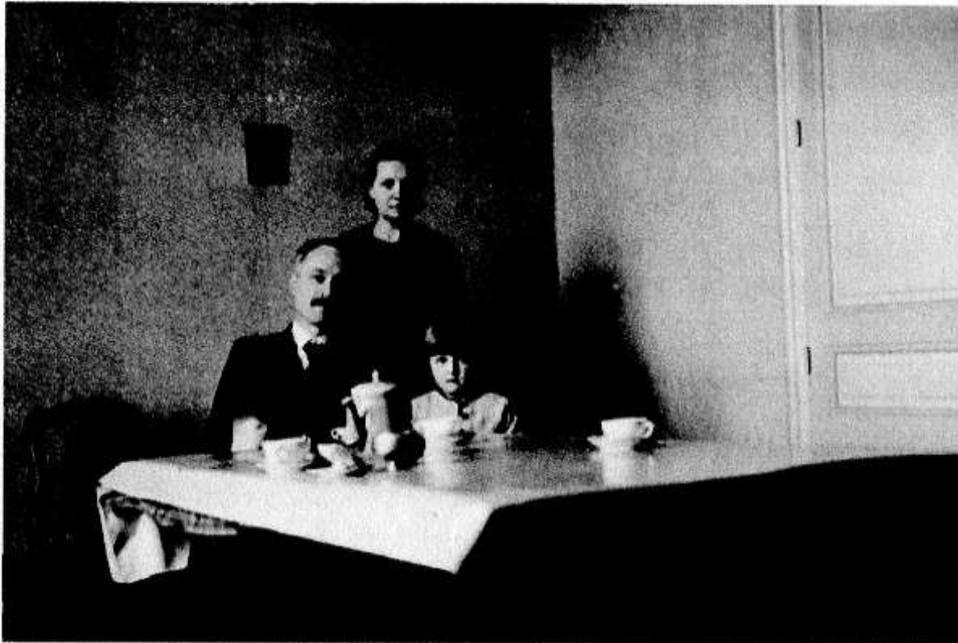
Le mot *pistou* n'est entré dans notre vocabulaire familial que bien après la guerre, mais notre mère nous avait transmis tout un vocabulaire et des expressions provençales comme *esquiché*, pour écrasé ou étriqué, et Tantine avait inventé pour nous le mot *esquiche*, pour décrire une sorte de sandwich de beurre et de poudre de cacao que nous *esquichions* pour que le cacao et le beurre pénètrent bien le pain. Il y avait donc la fameuse *barigoule*, faite d'artichauts et de pommes de terre, il y avait les figues *pénèques*, ou bien mûres, que nous dégustions sous l'arbre, et une figue pénèque peut aussi être *pégueuse*, c'est à dire qui colle aux doigts. En fait Colette parle quelque part, lors d'un séjour en Provence d'un *chat pégueux*, ou chat qui vous suit comme un chien. Et puis il y avait les *boudi* ! ou bon dieu, et autres exclamations et expressions comme *boudi quelle sizampe* ! une sizampe était un fort courant d'air ou du Mistral passant sous la porte; un mot de notre mère que je n'ai trouvé dans aucun dictionnaire provençal. *Es imprima*, nous l'utilisions pour insister ironiquement sur la véracité d'un fait ; une expression qui venait d'une voisine toulonnaise de nos grands parents ; elle affirmait ainsi la véracité de ses dire, *c'est imprimé* ! Pour quelque chose de vraiment délicieux, maman s'exclamait *di que li que vengue mon bon* ! (dites-lui qu'il vienne), une expression un peu mystérieuse, mais que nous trouvions très convaincante. Et puis notre père avait aussi introduit quelques mots alsaciens dans notre vocabulaire familial ; certains comme *bukelish*, bossu, qu'il

utilisait en nous donnant une tape sur le dos lorsque nous nous tenions mal à table, ou comme *bichele*, pour une poignée pour les casseroles, *frekele*, pour un lainage, ou *kritzel-kratzel*, pour les petits biscuits salés faits avec les restes de pâte à tarte, étaient de vrais mots alsaciens, mais il en inventait aussi à notre insu, comme *servietton*, pour un gant de toilette. Il me fallut bien quarante ans pour découvrir que ce mot n'existait pas hors du cercle familial. Il faut dire aussi qu'il me fallut autant de temps pour me rendre compte que notre père avait une moustache ; pour moi elle faisait tellement partie de lui que je ne la voyais pas. Je crois que ce n'est que vers l'âge de trente ans que j'ai commencé à voir mes parents comme personnes à part entière.

Dans le langage familial, il y avait aussi les surnoms que nous nous donnions entre nous et dont l'origine reste plutôt mystérieuse. George était *Arnulphe*, René *Arzèbe*, Anne-Marie *la Gouillatte*, mot périgourdin pour fille, et moi j'étais *Baoulé*, un nom africain je crois extrait d'un de nos livres, et plus tard je devins *Cyclope*, à cause de mon visage farouche, paraît-il, lorsque j'étais en colère. Ce surnom survécut quelque temps à notre retour à Strasbourg, mais tous les autres devinrent obsolètes, comme si, pour effacer notre exil, nous avions besoin d'une nouvelle identité. Quant à nos parents, ce n'est qu'à Strasbourg qu'ils acquièrent leurs surnoms ; papa devint *Président*, en référence à ses nombreuses fonctions à la tête de diverses organisations, et maman donc devint *Présidente*. Ces titres affectueux étaient aussi très commodes pour nos amis à une époque où l'on utilisait guère les premiers noms mais où *Monsieur* et *Madame* devenaient aussi trop formels. Ils gardèrent leurs surnoms jusqu'à leur mort. En fait quelques semaines avant la mort de la *Présidente*, je ne sais ce qui me poussa à lui demander par quel nom elle aurait voulu qu'on l'appelle, Maryse, maman, grandmère ou Présidente ; sa réponse a été ferme et immédiate: Maryse . J'en éprouvai un grand remords pour toutes ces années où elle avait été privée de se qu'elle ressentait comme son identité. Quant à notre père, Jean-Louis, sa femme et sa belle famille Baudoin l'appelaient Jean, tandis que sa famille alsacienne l'appelait

Louis. Son nom complet n'apparaissait que dans des circonstances formelles et officielles. Quel était son choix personnel ? Je regrette de ne le lui avoir jamais demandé.

En fin 1939, ou début 1940, quand Jean-Louis, dut retourner



A la table de la salle à manger

à Strasbourg pour régler le sort des derniers assurés restés en Alsace, du fait de leurs fonctions essentielles, comme pompiers, gendarmes, et quelques représentants d'administrations diverses, il avait aussi pour mission de rapporter de notre appartement des choses essentielles ou précieuses, telles que vêtements chauds ou argenterie, dont Maryse lui avait dressé la liste. En fait il revint surtout avec une malle chargée de livres ; il ne pouvait supporter de les voir saisis par l'envahisseur et finir brûlés dans une autre *Kristalnacht*. J'ai encore, soixante ans plus tard, et sauvés dans la malle, une édition ancienne des *Confessions* de Rousseau, ainsi que *Guerre et Paix* et *Katriona* de Tolstoi, tous joliment reliés de cuir. Je me souviens avoir essayé de lire ce *Guerre et Paix*, avec grande application, à l'âge de quatre ou cinq ans, assise à la table de la salle à manger, jusqu'à ce qu'un de mes frères fasse remarquer que je le lisais à l'envers.

Chez nous, les cadeaux étaient surtout des livres ce qui nous désappointait parfois. Pour mes seize ans à Strasbourg, mes parents m'offrirent une petite armoire bibliothèque qui s'inscrivait bien dans mes désirs, depuis la guerre, de vivre dans une *vraie maison*, avec des meubles à nous. Elle suivit nos parents en Provence à la retraite du Président, et dût être abandonnée, très vermoulue, lors de la vente de la maison d'Ollioules, ainsi qu'une montagne des livres accumulés par notre père, qui s'écroula dans les sacs de plastique noir d'Emmaus. Ce fut un moment poignant, ressenti comme ma chute sur les escaliers de la gare St Charles, un nouvel exil, un exil loin de notre passé et de celui de nos parents. Heureusement, nous avons les albums de photos de famille, surtout ceux rapportés dans la précieuse malle par les soins de Jean-Louis, qui avaient alors atténué la séparation d'avec notre passé ; ces albums nous passions des heures à les contempler. Ils ont contribué à nourrir notre mythologie familiale, avec leurs images qui renforçaient les histoires de notre mère sur sa belle jeunesse toulonnaise et sur nous tout petits, surtout mes frères et soeur. Une photo en particulier m'était chère ; celle d'une petite fille, parente lointaine, nommée Magali. Elle avait des cheveux noirs coupés en frange, des yeux noirs pétillants, et elle portait une grande



Magali I à la miche de pain

miche de pain. Elle me fascinait et j'eus la certitude qu'un jour moi aussi j'aurai une Magali, rêve qui est devenu réalité, une Magali aux yeux bleus et aux cheveux blonds qui a toujours aimé les tartines.

Ces déplacements de livres et de culture étaient un avant-goût de mon expatriation en Angleterre dix huit ans plus tard. Dix huit ans ce n'est pas bien long mais ils appartiennent à une autre ère ; les années de guerre sont tellement vivantes dans ma mémoire, que la suite paraît être une éternité. Le souvenir des années périgourdines a toutefois aussi été alimenté par les albums de famille, et par les histoires de mes frères et soeur qui apportaient à la maison leurs histoires que j'écoutais avec avidité. Ainsi ils firent partie des scouts unionistes de Périgueux bien avant moi et quand moi aussi je m'y suis mise à six ans, je connaissais certains de ceux qui figuraient dans leurs histoires. Le mouvement scout fleurissait à Périgueux à cause de la présence des réfugiés qui venaient grossir leurs rangs. Comme je l'ai dit, les réunions se tenaient au temple protestant et si les membres étaient surtout protestants et alsaciens, il y avait aussi des catholiques et des juifs. Quelques-uns des plus âgés étaient impliqués dans la Résistance, et nous-même les petits avions aussi l'impression de faire acte de résistance à l'ennemi. Cinquante ans après, lorsque des retrouvailles d'anciens unionistes furent organisées à Périgueux, j'y suis allée avec une certaine appréhension. Mais ils étaient tous là, ces personnages mythiques que je connaissais surtout de nom et par les histoires de mes frères, car j'étais le bébé de la troupe; il y avait *Babar* ma cheftaine d'alors que je reconnus tout de suite, son imposante stature et ses yeux bleus profonds. C'est alors que je pris pleinement conscience du mélange de religions dans notre groupe, mais aussi du fait que j'étais bien plus jeune que tous les autres; j'en eus la confirmation quelques années plus tard lors d'autres retrouvailles à Périgueux, quand la directrice du Lycée de jeunes filles nous a accueillis et nous a pourvus d'une liste de tous les élèves réfugiés des lycées de la ville pendant la guerre. Sur les 400 enregistrés, je suis la plus jeune avec deux ou trois autres au plus ! Était-

ce que l'année troublée de 1936 n'encourageait guère la procréation chez les alsaciens ?

Et puis, enfin, le grand jour arriva. Les Allemands fuyaient la ville alors que les forces Alliées approchaient. Périgueux fut libéré par les Forces Françaises de l'intérieur, les FFI, le 26 août 1944. Nous apprîmes que les Allemands avaient laissé une bombe dans la caserne voisine pleine de jeunes Français détenus pour être envoyés en travail forcé, mais à la dernière minute un soldat allemand resté en arrière désamorça la bombe avant de filer. La seule explosion à avoir lieu fût celle de la joie immense de la libération ; je me rappelle encore de la ferveur de la foule rassemblée sur les boulevards et les places. Il y avait de la musique partout et les gens dansaient; puis il y eut l'arrivée des Américains, et les défilés se succédaient ; je suivais les marches militaires avec un enthousiasme militant. Et pourtant, je me souviens du désappointement ressenti lorsque les Américains roulaient dans les rues dans leurs magnifiques et gigantesques camions et nous jetaient des chewing gums : nous nous sentions plutôt humiliés, et c'est alors, je crois, que j'ai eu mon premier pressentiment d'un monde qui n'était pas forcément noir et blanc. Ce fut aussi le moment des règlements de compte entre français. Certains, accusés d'avoir collaboré avec l'ennemi furent sommairement exécutés ou emprisonnés ou humiliés en public, comme les femmes qui avaient *fréquenté* les soldats allemands. Elles furent tondues sur la place publique et beaucoup arborèrent alors foulards et turbans ; c'est pourquoi nos voisins conseillèrent à maman de ne plus porter son turban qui lui allait fort bien et qu'elle mettait fréquemment pour sortir. Elle ne le remit que bien des années plus tard.

En janvier 1945, notre père partit pour Strasbourg juste libérée, alors que la guerre n'était pas finie en Alsace ; il retournait bravement réorganiser la Sécurité sociale avec quelques collègues et ils se débrouillèrent pour passer plus ou moins clandestinement les lignes américaines. Il devint le spécialiste des soupes, qu'il mijotait pour ses collègues tous, comme lui, sans leur famille. Nous attendions à Périgueux le

moment du retour avec impatience tout en regrettant de quitter le quartier, les voisins et les amis périgourdins, et aussi notre chat blanc, trop vieux pour être emmené. Notre boucher, Monsieur Lachapoulie, poète à ses heures et qui avait invité quelques fois notre père à son sénacle de félibres locaux, composa pour nous un long poème, écrit sur une feuille arrachée à son livre de comptes, et que papa conserva dans ses archives, mais je ne le trouve plus aujourd'hui, je ne me souviens que de la première ligne :

*Elles sont parties les six cigognes d'Alsace,
Elles ne reviendrons plus...*

En avril 1945, nous revoilà enfin à Strasbourg ; ce retour que nous avions tant attendu. Nous trouvâmes une ville triste et noire, et beaucoup de ruines. On y parlait alsacien, en dépit des petites affiches admonitoires dans les trams et les lieux publics : *C'est chic de parler français*. La cathédrale de grès rose dont nous avait tant parlé notre père était , pour une gosse, plutôt rébarbative, un géant plus noir que rose. Ce grand désappointement et choc culturel colora mes dix années strasbourgeoises de l'après-guerre. Nous avions emménagé dans un grand appartement du quartier allemand de la fin du dix-neuvième siècle, au quatrième étage, et meublé avec du mobilier allemand ou autrichien, laissé par les vaincus. Lorsqu'à la retraite nos parents retournèrent en Provence, exécutant ainsi leur contrat de mariage, ce mobilier de bois clair verni que nous n'aimions guère continua son périple pour finir chez Tantine à Toulon et à Ollioules dans la maison sur la colline, achetée par papa car il voulait de la vue en bon montagnard. La vente de notre maison de Sanary marqua aussi pour moi la fin de l'enfance. Le périple des meubles continua avec la vente de la maison d'Ollioules, autre crève-coeur, pour aboutir à Pau, à Paris et en Angleterre délinéant ainsi l'étendue de notre sentimentalité familiale plus que la valeur des objets.

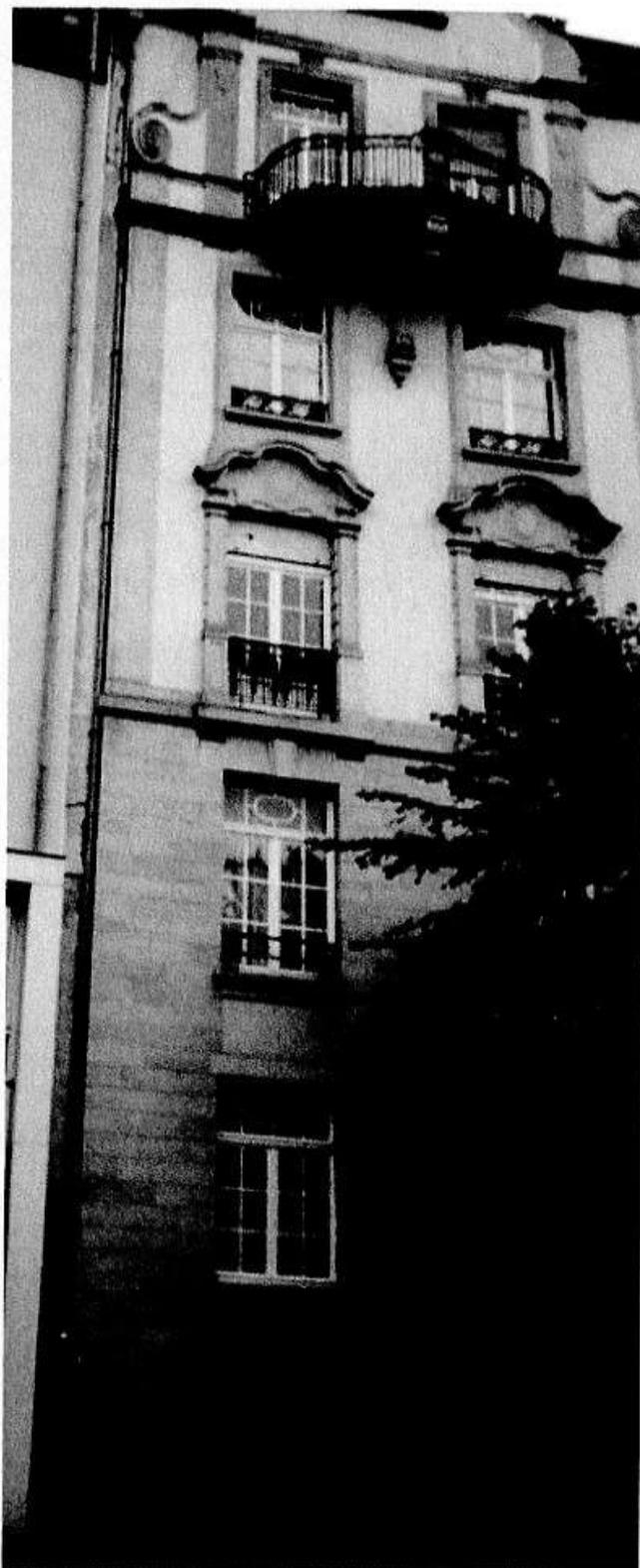
Notre quatrième étage était vaste. Toutes les pièces ouvraient sur un long corridor à angle droit dont le parcours le soir me terrifiait un peu, lorsque c'était mon tour d'aller

chercher plats ou couverts à la cuisine située à l'autre bout de cet espace caverneux et sans lumière ; je le parcourais en courant et en chantant pour éloigner les esprits malins. Il y avait le 'grand salon', meublé des meubles autrichiens, et où nous n'allions guère ; le très joli bureau Louis XVI, dont j'ai parlé, s'y trouvait aussi. Il avait appartenu à tante Mathilde, et avait miraculeusement survécu à la guerre je ne sais trop comment. Je pouvais passer des heures à ouvrir ses tiroirs à l'odeur propre de renfermé, et à explorer leurs trésors révélant un monde disparu et suranné; lettres bien écrites à l'encre noire ou violette, morceaux de dentelle, gants blancs en cuir fin, mouchoirs, crochets, un joli instrument pour moucher les bougies, des bobines de fil, boutons de nacre, papiers divers, mais aussi et surtout, une belle poupée noire en celluloid, habillée d'une robe de laine turquoise tricotée à la main ; quelle joie que cette poupée qui m'avait attendue dans ces tiroirs secrets, toute fraîche et prête à jouer. Est-ce grâce à elle que je développai, des années plus tard, mon intérêt pour l'Afrique, d'abord à Sciences Po et puis dans mon travail pour Amnesty International ?

Venait ensuite ce que nous appelions le 'petit salon', qui contenait la bibliothèque paternelle, le piano, et aussi un énorme fauteuil allemand recouvert de cuir sombre ; nous l'escaladions sans merci. La salle à manger, elle aussi meublée à la viennoise, ouvrait ainsi que le petit salon sur un grand balcon donnant sur la rue ; un endroit stratégique pour observer les trams qui passaient en bas, les gens sur leurs bicyclettes, les allées et venues dans la petite synagogue d'en face.

C'est ce balcon aussi qui donna à Georges et René le moyen d'utiliser enfin les fameux haricots secs qui nous avaient suivi depuis Périgueux. De ce lieu stratégique, ils visaient les chapeaux des dames qui passaient en bas. Un jour un homme d'humeur chevaleresque qui avait vu le stratagème, monta les quatre étages pour protester contre cette délinquance. Maman feignit à moitié la surprise pendant que les coupables se cachaient derrière le grand bureau. Ce fut toutefois la fin des haricots que papa se laissa enfin persuader

de jeter. En dessous de chez nous habitait une famille qui parlait surtout alsacien. Nous les voyions peu, mais un jour, retour de vacances, ils nous confièrent qu'ils revenaient 'de l'intérieur', comme les vacanciers d'aujourd'hui raconteraient leurs aventures en safari au coeur de l'Afrique.



Le balcon du quatrième

Ces premiers mois à Strasbourg ont été attristés aussi par les mauvaises nouvelles au sujet de notre oncle Henri, et surtout

ou plutôt par le manque de nouvelles. Tante Marie-Anne et ses fils apprirent qu'il était encore en vie lorsque les Russes libérèrent le camp, puis plus aucune trace de lui. Avait-il été emmené pour travailler pour les Russes, était-il mort en route ; cette incertitude terrible, cette attente dura des années, en fait jusqu'à la mort de tante Marie-Anne. Notre cousin Paul-André lui revint d'Auschwitz, hanté par son expérience et terriblement maigre, mais sa jeunesse le sauva, et il se jeta dans ses études médicales, interrompues par sa déportation, et dans la musique, la musique moderne car il associait les grands classiques allemands à la décadence des nazis. Aussi, en dépit de quelques petites zones de clair-obscur ici et là, le monde était encore pour moi très noir et blanc, celui des alliés vainqueurs face au noir des nazis vaincus.

Notre retour à Strasbourg signifia aussi le retour des vacances d'été à Toulon et à Sanary au Mazet, le nom de notre maison dans les pins, au-dessus de Sanary.



Le Mazet avec Georges et René

C'étaient des moments où le temps était suspendu, et où nous entrions dans une espèce d'éternité bénie. Tous les quatre, nous parcourions les bois et les maquis de chênes verts qui piquaient nos jambes. Nous étions des pirates ou des explorateurs, à pied ou à bicyclette, deux bicyclettes pour nous quatre.



*Deux exploratrices sur
une bicyclette*



Les pirates

C'était encore le temps où la campagne était ouverte, avant le grand développement du tourisme et des constructions à grande échelle, le temps d'avant barrières, grilles et chiens méchants. Notre butin c'était les figues *pénèques*, les pêches de vigne, les raisins demi sauvages, les mûres, et aussi les fossiles foisonnant dans cette campagne calcaire.



La cueillette des figues sauvages

Dans les bois voisins du Mazet, nous nous faisons peur en approchant le domaine de la *Corsoise*, une vieille femme corse qui habitait une maison barricadée derrière de hauts murs de pierre sèche et de figuiers de barbarie géants. Elle y habitait seule avec ses chèvres et pour nous elle était aussi la

Sorcière. Une forte odeur d'urine flottait alentour, et contribuait à notre méfiance et vague appréhension. Seul notre grand-père avait percé le mystère des lieux et avait établi des rapports cordiaux avec elle, ce qui nous impressionnait beaucoup. Elle nous donnait quelques fois quelques figues de barbarie que seul papa arrivait à déguster sans se piquer les mains et la bouche, un exploit impressionnant à nos yeux.



Grand-père et Denise en 1937

Grand-père ou Tantine venaient par le car de Toulon, et leurs visites nous réjouissaient toujours, d'autant plus qu'ils annonçaient leur arrivée de loin par un signal joyeux qui résonnait dans notre bois de pins, et le long de la petite route caillouteuse qui menait au Mazet : prrrrrrrr...et nous courions à leur rencontre. Ils apportaient toujours une douceur ou autre surprise. Je me souviens des bonbons de grand-père ; c'étaient de petites pastilles tricolores, très patriotiques. Je peux encore évoquer leur goût sur ma langue, guère habituée alors aux douceurs.

Tantine apportait des 'tranches dorées' à l'anis ou des pains au chocolat et brioches minuscules. Moments magiques, comme l'était la présence de Tantine à la gare de Toulon lorsque nous arrivions noirs de fumée et assoiffés, et qu'elle nous offrait de belles pêches jaunes juteuses.



Tantine au Mazet

Grand-mère ne venait guère, elle préférait nous recevoir chez elle où elle nous cuisinait de petites langoustines, ou sa fameuse daube provençale, ou sa ratatouille, toutes mijotées sur sa cuisinière à bois depuis l'aube. Elle avait toujours de la limonade fraîchement préparée que nous dégustions retour du bain à la plage du Mourillon en bas de leur rue, ou au retour d'une expédition sur le chemin des douaniers le long du littoral. Je me souviens de certains retours très inconfortables dans nos maillots de bain en laine, pleins de sable qui nous piquaient et ne séchaient jamais ; on ne se changeait pas à la plage. Je me souviens aussi des nuits chaudes et irrespirables de Toulon, toutes fenêtres ouvertes à cause de la chaleur, et pleines du bruit des radios du voisinage et du vombrissement des moustiques que nous écrasions sauvagement sur les murs. Ce qui n'enlevait rien au plaisir d'être chez nos grands parents ; leur jardin

minuscule avait un figuier, une vigne et surtout deux tortues, dont l'une est encore en vie dans le jardin pentu d'une cousine de notre mère, et doit bien avoir son bon siècle et demi de vie.



Dans le jardin du Mourillon

Et puis il y avait la mer, en bas de la colline. Nous allions au plus près, dans la partie rocheuse d'une petite crique, qui se terminait par la plage de Port-Issol, nous l'appelions 'le Trou' que l'on atteignait par un petit sentier abrupt et rocailleux qui s'écroulait par endroits. Plus tard, dans les années 1970, plus affluentes et moins aventureuses, il fut remplacé, sous l'égide d'un ministre qui s'était arrogé le droit de seigneur sur une portion de notre Trou, par des marches cimentées que nous trouvions très laides. Notre grand plaisir était de traverser la baie à la nage et de passer un moment sur cette rive, cimentée et dotée d'un plongeoir et donc vaguement décadente à nos yeux ; nous y trouvions quelques fois des amis de vacances qui étaient aussi nos voisins au Mazet. Bien des années plus tard, nos enfants firent pareil, avec le même plaisir. Nous rentrions déjeuner en début d'après-midi, aux heures très chaudes. Maman était d'une grande tolérance et se plaignait rarement de notre retard ; elle avait fait le marché à Sanary, avec sa poussette en osier, deux kilomètres à l'aller et deux kilomètres au retour tout en montée. Du Trou, nous entendions le grincement de sa poussette en osier tréssé, et j'aimais la voir

apparaître en haut sur la route, toujours avec son fameux turban. Nous échangeons des signaux, mais à ma grande déception elle ne descendait jamais nous rejoindre. Elle trouvait qu'une mère de quatre enfants, qui avait perdu la ligne, n'avait rien à faire sur la plage. Je regrette beaucoup que nous n'ayons pas insisté pour avoir sa compagnie, nous trouvions son abnégation normale. Notre père lui, lorsqu'il était là, en août, descendait quelques fois et il avait son grand rocher attitré qu'il aimait escalader, un peu parcequ'il était en mal de montagne. Les jours de pleine lune, toute la famille allait faire une promenade sur la presqu'île de la Cride qui se trouvait tout près ; un endroit magique d'où il y avait une vue superbe, de jour et de nuit. Plus grands, nous y allions de jour pour nager et plonger dans ce que nous avons appelé *la piscine verte*, difficile d'accès où nous allions en bande. Au bout de cette pointe de la Cride se trouvait un des nombreux forts de Vauban égrenés le long de la côte. Notre grand-oncle Louis Borel, ingénieur de la marine, en avait eu la charge ainsi que celle des autres forts de la région ; nous nous y sentions donc un peu chez nous. Dans les années 1970 la municipalité décida d'y construire une station d'épuration des eaux, et l'endroit perdit beaucoup de sa magie. Les jours de Mistral, lorsque les odeurs étaient balayées par le vent, c'était encore un lieu grandiose.

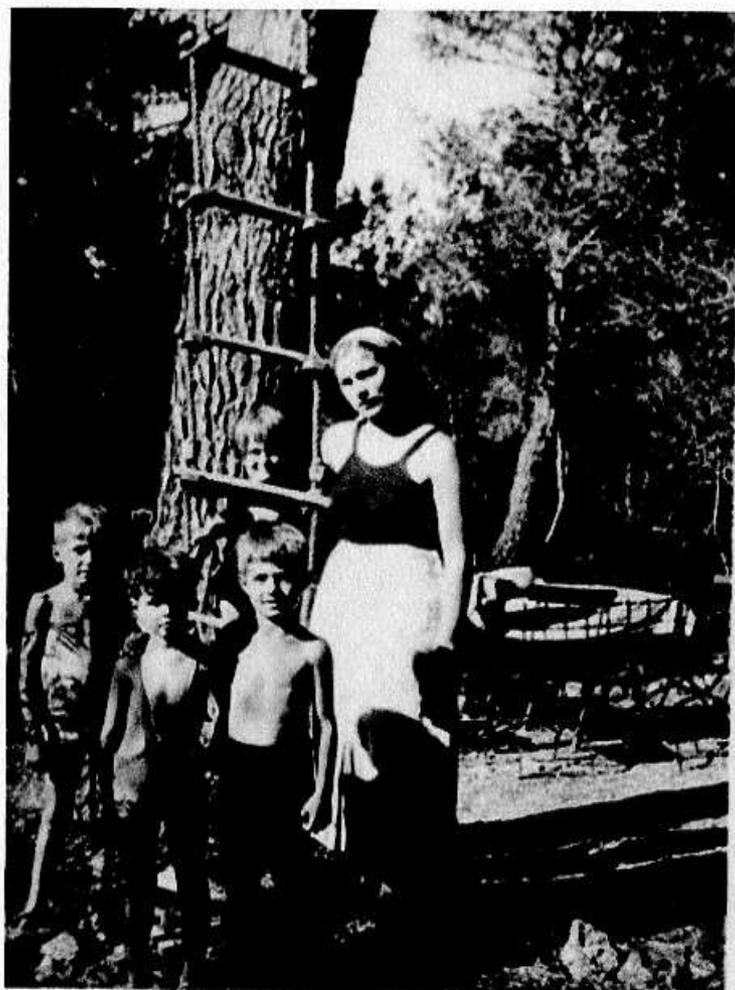


Au Trou

Après la guerre, nous partagions le Mazet avec un ancien légionnaire hongrois, Alexandre Ciacovan, qui travaillait alors aux chantiers navals de la Ciotat, et son épouse suisse, Bertie, qui elle était dame de compagnie chez deux vieilles dames des environs. Ils n'auraient pas pu être plus différents, lui un grand musclé au poil noir hirsute, elle blonde au tein clair et d'aspect distingué. Ils ne payaient pas de loyer et en contrepartie ils servaient de gardiens pour la maison hors de la période des vacances d'été. Ils occupaient tout le rez-de-chaussée, y compris la salle de séjour avec sa belle cheminée provençale. Nos parents avaient aménagé une cuisine d'été dans le garage. Ce devait être quelquefois dur pour notre mère, mais je ne l'ai jamais entendue s'en plaindre; la vie était dehors. Nous avons une certaine admiration pour Alexandre qui nous enseignait des jeux de cartes et qui avait un parler expressif. Il nous racontait ses aventures de légionnaire dans le désert, mais ce qui nous frappait le plus c'était ses habitudes alimentaires. Au petit déjeuner, il dégustait sa bouteille de rouge, un saladier plein d'oignons crus à la vinaigrette, et une baguette entière; sa ration d'énergie pour la journée nous disait-il.

Les montagnes qui surplombaient Toulon et Sanary servaient de jalons à nos vacances ; les hauts lieux de nos expéditions et de nos escalades, glissades, chutes et aventures ; elles nous offraient une liberté presque totale. Leurs noms évocateurs faisaient partie de notre panthéon estival : le Gros Cerveau, Notre-Dame du Mai dite la Bonne-Mère, le Mont Faron, le Mont Caume, le Coudon, Six-Fours, Evenos. Un peu avant l'arrivée, après dix-huit heures de train depuis Strasbourg, nous nous mettions aux fenêtres au risque de nous remplir les yeux d'escarbilles et de nous tordre le cou pour apercevoir leurs cimes familières. Même manège au retour mais avec le coeur lourd. Je peux facilement restituer dans mes narines leurs belles odeurs, de romarin, lavande, thym, cistes, myrrh, lentisque, plantes à curry, résine des pins, et je peux entendre le crissement des cigales en bruit de fond. Leur chant s'arrêtait pour coïncider, semble-t-il, avec notre départ, vers la fin septembre. Presque chaque été il y avait des incendies sur l'une ou l'autre de ces cîmes et j'avais peur d'aller me

coucher, car il était souvent difficile d'en juger la distance. Le plus effrayant car le plus proche fut celui du Gros Cerveau, tout de suite après la guerre; la belle forêt qui le couronnait n'a jamais repoussé et ce devînt un cerveau chauve, à part quelques pins isolés qui lui font une crête de Sioux. Tantine nous accompagnait quelques fois dans nos expéditions et nous faisait découvrir les simples et autres plantes comestibles, asperges sauvages, roquette, bourrache, ail sauvage, genièvre, pourpier marin. Quelques fois papa nous accompagnait, et pour se protéger du soleil, il se faisait une coiffe avec un mouchoir qu'il nouait aux quatre coins. Nous les enfants, nous ne soucions pas des effets du soleil ; on ne parlait pas encore des crèmes protectrices et des cancers de la peau.



*Brigitte avec mes frères et sœur
et une aide*

Avant la guerre, dans la petite villa voisine du Mazet, construite autour d'un patio qui lui donna son nom, habitait

une famille allemande, les Raderscheidt. Leur fille Brigitte, du même âge que mes frères jouait quelques fois avec eux ; le fils, Ernst, plus âgé, s'amusait à les taquiner et à les choquer avec des mots grossiers.



Anton RÄDERSCHEIDT, «Les amants de Sanary», 1939.

Raderscheidt pratiquait le nudisme, plutôt rare à l'époque, dans son patio qu'il avait fait construire à cet effet. Mais Georges et René en avaient fait la découverte debout sur la fenêtre de leur chambre. Nous étions impressionnés et vaguement choqués. Raderscheidt était peintre et faisait partie d'une colonie d'artistes et écrivains, en majorité allemands, qui s'étaient installés à Sanary au début des années 1930 par amour pour les lieux et bien sûr, pour certains, pour fuir la montée du nazisme. Parmi eux il y avait Thomas Mann et sa famille, son frère Heinrich Mann, son fils Klaus, il y avait Alma Mahler, Aldous Huxley, Moise Kisling, Stefan Zweig,

Arthur Koestler, Sybil Bedford, Lion Feuchtwangler ; la liste en est longue et a droit maintenant à une plaque municipale pour les commémorer. Ceux qui avaient fui l'Allemagne croyaient être en sûreté dans ce petit paradis qu'était Sanary. Il n'en fut rien, dès la déclaration de guerre ceux d'origine allemande furent contrôlés avec suspicion, puis plus tard mis en résidence surveillée à Barjols, et il y eut les camps, comme le camp des Milles près d'Aix. Quelques uns d'entre eux furent de ceux qu'aïda Varian Fry à quitter la France pour les Etats-Unis. Il ne faut pas trop croire au paradis, tout cela je ne le découvris que bien plus tard, et je découvris aussi dans les années 1990 que les Raderscheidt étaient arrivés à fuir en Suisse, aidés par un passeur de Barjols, devenu célèbre parmi les émigrés qu'il a cachés et aidés à fuir. Ernst lui, qui s'était séparé de ses parents, finit sa vie au camp d'Auschwitz. Anton Raderscheidt, le père, était un peintre connu en Allemagne, membre du groupe d'artistes de Cologne me fit savoir sa deuxième femme, alors âgée de 90 ans, qui revint quelques fois à Sanary pour glaner des renseignements sur l'Anton des années 1930 pour un programme télévisé.

Dans un échange de lettres entre David, mon mari, et l'écrivain Sybil Bedford, dans les années 1980, elle lui dit qu'elle ne se sentait pas capable de retourner à Sanary qui



Sanary années 1930

n'était plus pour elle le lieu qui avait marqué sa jeunesse des années d'avant-guerre, telle qu'elle la décrit dans son roman autobiographique, *Jigsaw*. Elle y mentionne des personnages locaux qui faisaient aussi partie de notre panoplie d'icônes enfantines, comme le propriétaire de l'épicerie fine où nous aimions aller ; une vraie caverne d'Aladin, sombre et fraîche, pleine de fromages odorants, d'olives, de salamis, de miel de lavande et autres merveilles locales que nous regardions comme des pièces de musée, loin de notre portée. Elle y parle aussi de Renée, la femme du peintre Kisling, une femme qui ne suivait guère les conventions, qui allait en mer à la pêche, métier d'homme, et portait un pantalon style marin, à une époque où le pantalon n'était pas de mise pour les femmes. Avec son visage brûlé de soleil, et son comportement qui ne s'inquiétait pas de l'opinion des autres, elle nous fascinait et nous choquait un peu. Elle était encore là après la guerre, inchangée.

Quand nous allions au Trou nous passions, avec une certaine émotion, devant la villa connue de tous comme la villa de Thomas Mann, ou bien si nous faisons une promenade d'après-midi par le chemin des Oratoires d'où il y avait une vue spectaculaire sur la baie et 'nos' montagnes, nous passions devant la villa dite d'Alma Mahler ; ce trajet était d'autant plus attrayant qu'il aboutissait à une chapelle de pêcheurs pleine d'ex-voto naifs, et finissait dans la baie voisine, notre baie. C'était notre chemin favori pour rentrer chez nous, un peu le chemin des écoliers. Finalement, tous nos chemins menaient à la mer, et un autre favori, pour les baignades plus lointaines, passait dans les bois de pins, devant la maison de la Corsoise d'abord, puis longeait la villa de Aldous Huxley dans la direction de Bandol. Tous ces noms nous impressionnaient, car nous savions que c'était des gens importants. Alors que, du chemin des Oratoires, nous contemplions les montagnes, nous ne savions pas que quelques dix ans plus tard, notre père déciderait d'émigrer dans les collines qui formaient le pied du Gros Cerveau, à la recherche d'une maison hors des pins avec vue panoramique.



Lecture sans fauteuil

Ce voyage à travers les années de guerre et d'immédiate après-guerre, se termine, mais j'aimerais démêler quelques fils de la trame qu'elles tissèrent dans ma vie. Ces années furent des années d'attente, attente de la fin de la guerre, attente de jours meilleurs, quand tout ne pouvait être que mieux, et quand je rêvais d'une *vraie maison*. Ces années pesèrent sur mon attitude à la vie qui fait encore surface maintenant : le plus tard, l'ailleurs, le différent, un sens de non appartenance aux lieux et aux situations, au groupe, dominant. De ces années aussi, comme pour beaucoup, une habitude de privation et d'inconfort est restée ; ainsi comme exemple, il n'y avait pas de fauteuils dans notre maison de Périgueux ; nous nous asseyions autour de la table. En fait y avait-il des fauteuils dans notre appartement de Strasbourg avant la guerre ? Les seules photos de cette époque montrent mes frères et ma soeur perchés sur une chaise, et notre mère lisant le journal assise à la table de la salle à manger meublée de sombres meubles style Henri II sans doute hérités de la famille de notre père. A Toulon chez nos grand-parents il y avait bien deux sévères fauteuils, eux aussi style Henri II, où

ne s'asseyaient que grand-père et notre grand oncle Louis Borel pour raconter ses histoires un peu rocambolesques. Je préfère toujours les chaises aux fauteuils ou sofas si populaires en Angleterre ; un héritage familial donc, renforcé par les années de guerre.



Convivialité sans fauteuil

Après la guerre, nos parents restèrent de sérieux non-consommateurs, sans auto, sans gadgets, non fumeurs, non buveurs, sauf plus tard durant les années de retraite, lorsque le Président s'intéressa au vins locaux et pris plaisir à son verre de vin quotidien. Il aimait ses visites aux coopératives vinicoles d'où il revenait avec une dame-jeanne perchée sur l'épaule. Puis il y avait le rituel de la mise en bouteille que David imita plus tard. Ce fut aussi l'époque où le Président acheta des livres, beaucoup de livres et, pour les lire, il utilisa enfin, et à fond, l'un des fauteuils viennois.

Au lycée de Strasbourg, je m'intéressais surtout à l'anglais et aussi à la littérature anglaise grâce aux livres que me prêtait Tantine qui avait appris l'anglais toute seule, et l'enseignait même au collège de Toulon avant et pendant la

guerre. Elle aussi sans doute répondait ainsi à des désirs d'évasion mais sans avoir à voyager, ce qu'elle détestait.

Puis je me suis mise à l'italien, et ma vision d'un avenir enviable eut été d'épouser un bel italien aux yeux noirs. Récemment, je suis retournée à Strasbourg pour retrouver les chemins de mon enfance, et j'ai rendu visite à mon lycée devenu 'Lycée International', un demi siècle trop tard pour moi. Mais tout le reste totalement inchangé, j'ai même reconnu l'odeur des vieux pupitres et des majestueux couloirs. C'est alors que j'ai appris que je me trouvais dans un monument classé historique.

Lorsque j'étudiais l'anglais à l'Université de Strasbourg puis à la Sorbonne, je visais une carrière d'interprète, mais finalement je me mis à la politique et aux relations internationales. L'été qui précédait ma dernière année, j'étais en Provence avant d'aller en Angleterre chez une amie, et alors que je roulais en mobilette sur la route Sanary pour un dernier bain, une camionnette débouchant d'un petit chemin me pris de plein fouet ; je me retrouvai avec un genou en miettes, donc voyage repoussé et immobilisation pour le reste de l'été. Cet accident provençal s'avéra providentiel et doublement gros de sens pour moi. A la clinique, sous l'effet de la morphine j'eus la vision de mon futur fils Stephan, sauf que dans cet instant il s'appelait Iuri ; Gagarine défrayait la chronique à l'époque, quoique qu'il n'ait pas encore accompli son voyage sur la lune. L'année suivante, en 1961, j'allai, grâce à une bourse, au Festival d'Edimbourg, et là je rencontrai un bel Anglais aux yeux noirs, David, que j'épousai l'été suivant, et j'aboutis en Angleterre.

J'avais donc en quelque sorte suivi la trajectoire commencée par Maryse lorsqu'elle suivit Jean-Louis en Alsace, puis à Périgueux, et de nouveau en Alsace. Je crois quand même que son exil fut plus grand que le mien. Je peux dire, en tous cas, que ce fut d'abord la Provence qui, grâce à mon accident sur la petite route de Sanary, m'amena à David , ainsi que mon désir d'ailleurs né des années de guerre. La continuité

se trouvait dans notre transhumance annuelle du Nord vers la Provence pour laquelle David lui aussi avait un grand amour. Ainsi se termine l'histoire des années de guerre du Cyclope, connue aussi alors sous le nom de Baoulé, et de sa vie de réfugiée et de 'retournée' ; une histoire balisée par trois villes. Celles-ci, avec leur rivières l'Ill, l'Isle, et la mer, forment le triangle qui sert de périmètre à mon enfance, et je leur sais gré de leur présence.

Je voudrais remercier ma famille Stroh et Baudoin pour avoir été acteurs dans mes souvenirs, et aussi mes enfants et mon amie d'enfance Geneviève, pour leurs corrections et suggestions, ainsi que Tim pour avoir veillé aux technicalités de l'édition.

